

CONTACTS

REVUE FRANÇAISE DE L'ORTHODOXIE

LXXII^e Année • Juillet-Septembre 2020

N° 271



**Sommes-nous
devant une Église brisée ?**

Raymond Rizk

La tunique, le linceul et nos îles

Noël Ruffieux

**Retour naïf aux émergences natives
de la conciliarité chrétienne**

Jean-Claude Polet

Une éducation qui enferme ou qui libère ?

Rares Ionescu

**L'avenir des animaux
dans une perspective eschatologique
d'après l'Hexaéméron de saint Basile le Grand**

Eugène A. Khvalkov

« Morale orthodoxe » sur le sexe ou éthique du sexe ?

Aristote Papanikolaou

11 €

Frais de port non inclus

Sommaire du numéro 271

- 293 Liminaire
- 295 Sommes-nous devant une Église brisée ?
Raymond Rizk
- 311 La tunique, le linceul et nos îles
Noël Ruffieux
- 322 Retour naïf aux émergences natives
de la conciliarité chrétienne
Jean-Claude Polet
- 328 Une éducation qui enferme ou qui libère ?
Rares Ionescu
- 346 L'avenir des animaux dans une perspective eschatologique
d'après l'Hexaéméron de saint Basile le Grand
Eugène A. Khvalkov
- 362 « Morale orthodoxe » sur le sexe ou éthique du sexe ?
Aristote Papanikolaou
- 372 Chronique
- 379 Bibliographie

La tunique, le linceul et nos îles

Noël Ruffieux

Les artisans d'unité aiment cette image qui éclaire leur route : la « tunique sans couture, tissée tout d'une pièce à partir du haut » évoquée par l'évangéliste Jean (19, 23-24). Au pied de la croix, les soldats se partagèrent les vêtements du Crucifié, selon la loi romaine. Mais la tunique tissée d'un seul tenant, plutôt que de la déchirer, ils la tirèrent au sort. C'était avant la mort de Jésus, la tunique était *une*. Cyprien de Carthage écrit :

Le Christ portait sur Lui l'unité qui vient d'en haut, du ciel, et donc du Père, absolument indéchirable pour qui la reçoit en possession, et assurée de garder sa solidité une fois pour toutes, sans la moindre altération. Il ne peut revêtir l'habit du Christ celui qui scinde et divise l'Église du Christ. [...] Indivise, d'un seul morceau, elle montre, par son intégrité, la concorde qui unit le peuple que nous formons, nous qui avons revêtu le Christ. Par le mystère et le signe de son vêtement, Il a proclamé l'unité de l'Église.

Et peu après il ajoute :

Qui donc pousserait assez loin la scélératesse, la perfidie ou la fureur de la discorde pour croire qu'on peut scinder l'unité divine et oser déchirer la robe du Seigneur, l'Église du Christ ?¹

Mais voilà que, comme trop souvent dans l'histoire, les chrétiens détiennent une tunique symbolique, déchirée par leurs mains malhabiles et leurs cœurs étroits, tunique qui leur est confiée pour

qu'ils la raccommoient, la rafistolent de leurs mains toujours malhabiles, et en fassent à nouveau la tunique du Seigneur.

Pierre, qui n'était pas au pied de la croix, n'hérita pas de la tunique sans couture, devenue par le hasard propriété d'un obscur soldat.² Au tombeau vide, l'apôtre ne découvrit que des bandelettes et le suaire roulé à part (Jn 20, 6-7). Au matin de la Résurrection, il hérita ainsi du suaire, si du moins il le prit. Comme si, dès le début, l'Église était revêtue non pas de la tunique sans couture, mais du suaire ou du linceul marqué par les plaies, les larmes et le sang du Seigneur.³

Le linceul entre nos mains

Mais la tunique a disparu. Reste entre nos mains le linceul du Ressuscité. Devant le tombeau vide et ce linceul bien rangé, nous sommes, comme les Évangiles le disent des premiers témoins : ou bien tremblants, troublés, tétanisés, ne disant rien à personne, car nous avons peur (Mc 16,8). Ou bien « avec crainte et joie », nous l'annonçons (Mt 28,8). Ou enthousiastes comme Marie de Magdala : « J'ai vu le Seigneur, et voici ce qu'il m'a dit » (Jn 20,18). Ces contradictions évangéliques disent notre état à nous, aujourd'hui, entre pusillanimité et audace, et nos divisions dans l'annonce du Christ ressuscité.

Le linceul entre nos mains est un signe fort, plus que la tunique sans couture. Il dit aux Églises : « Êtes-vous capables de clamer au monde, ensemble, en même temps, d'une même voix : "Il est ressuscité, Celui qui fut crucifié et descendit aux enfers ! Il vous invite tous et toutes, bons et mauvais, au festin du Royaume." Mais que fait là cet étranger, dans la salle du banquet, sans la tunique de fête ? "Je n'ai que mon linceul, Maître, dit l'intrus. Souviens-toi, j'étais tout près de toi sur la croix. Souviens-toi de moi dans ton Royaume !" »

Chaque fois que nous fêtons Pâques séparés dans de multiples salles du Royaume, chaque fois que nous sommes ici ou là *interdits de table* au banquet eucharistique des autres, chaque fois que nous

nous excluons les uns les autres de la Table de communion, nous ajoutons aux taches du linceul.

Ne rêvons pas ! Dès le début, l'unité de l'Église ne fut pas un trésor acquis à tout jamais qu'il aurait suffi de conserver, voire de rabibocher, mais une communion à créer, entretenir, nourrir, un tissage à remettre sans cesse sur le métier.

L'apôtre Paul le répète à ses destinataires :

Je vous exhorte à vous conduire d'une manière digne de votre vocation : avec humilité, douceur, patience, supportez-vous les uns les autres dans l'amour ; ayez soin de garder l'unité dans l'Esprit par le lien de la paix. En un seul corps et un seul Esprit, vous avez tous été appelés à une seule espérance, un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu et Père de tous, au-dessus de tous, par tous et en tous (Éph 4, 2-6).

S'il y a quelque réconfort en Christ, quelque encouragement de l'amour, une communion dans l'Esprit, un élan de tendresse et de compassion, alors comblez ma joie en vivant d'un même accord, ayant un même amour, un même cœur, en recherchant l'unité. Ne faites rien par rivalité ou vaine gloire, mais dans l'humilité estimez les autres supérieurs à vous-mêmes (Phil 2, 1-3).

Le chant de l'unité

Cinquante ans plus tard, alors que, enchaîné, il est conduit à Rome pour être livré aux bêtes, Ignace d'Antioche écrit six lettres aux Églises. On l'y voit obsédé par l'unité à conserver, malgré toutes les errances, unité dont l'évêque est le symbole ou le signe, et le premier artisan lorsqu'il préside à l'Eucharistie. C'est dans l'Eucharistie que se forme la communion, la concorde, la fraternité. S'il y a rupture dans l'Eucharistie, il y a rupture de l'unité. Ignace le dit avec une belle image qui parle à tous ceux qui chantent dans un chœur d'église. N'ont-ils jamais fait l'expérience, un dimanche matin, d'une rupture d'harmonie dans le chœur, parce que quelque chose d'autre s'était brisé parmi les paroissiens ?⁴

Que chacun de vous, vous deveniez un chœur, afin que, dans l'harmonie de votre accord, prenant le ton de Dieu dans l'unité, vous chantiez d'une seule voix par Jésus-Christ un hymne au Père,

afin qu'Il vous écoute et qu'Il vous reconnaisse, par vos bonnes œuvres, comme les membres de son Fils. Il est donc utile pour vous d'être dans une inséparable unité, afin de participer toujours à Dieu.⁵

Ignace insiste sur le respect, l'obéissance, la soumission que l'on doit à l'évêque, « le regardant comme le Seigneur lui-même »⁶. « Ayons donc soin de ne pas résister à l'évêque, pour être soumis à Dieu »⁷, parce que « là où paraît l'évêque, que là soit la communauté, de même que là où est le Christ Jésus, là est l'Église catholique »⁸. Une telle soumission à l'évêque peut étonner un lecteur moderne qui y voit la source de l'autoritarisme épiscopal.

Or, vingt ans plus tôt déjà, dans ce que l'on considère comme le premier écrit chrétien non apostolique (vers 95-97), la *Lettre de Clément de Rome*, ou *Lettre de l'Église de Rome à l'Église de Corinthe*, exprime déjà une vision hiérarchique où l'on peut discerner le « péché originel » de l'autorité (ou du pouvoir) dans l'Église et de toutes formes de cléricalisme. Parlant de l'ordre à respecter dans le service divin (*leitourgia*), pour que tout convienne à la volonté de Dieu, il précise :

Au grand-prêtre ont été confiés des fonctions particulières ; aux prêtres sont réservées des places spécifiques et aux lévites incombent des rôles précis. Les laïcs obéissent à une discipline également propre à leur état.⁹

C'est le premier emploi du mot *laïc* dans la littérature chrétienne. Et on ne peut pas dire qu'il soit connoté positivement ! Ce passage reprend étrangement le vocabulaire et la hiérarchie du Temple de Jérusalem, comme si le clergé chrétien n'en était qu'une nouvelle forme. Les titres *grand-prêtre* (*archiereus*) et *prêtre* (*iereus*) sont repris dans nos formulaires liturgiques, tandis que la *diakonia* du *lévite* est assimilée à la fonction du diacre au service du prêtre et de l'autel, selon les usages du Temple.¹⁰

Aussitôt après vient une mise en garde :

Que chacun d'entre nous, frères, selon son rang, plaise à Dieu par une conscience droite, sans transgresser la règle (*kanona*) de son ministère (*leitourgia*), en toute dignité.¹¹

Le mot *canon* est appelé à un bel avenir ! Et la hiérarchie est mise en place, pour le meilleur et pour le pire, au risque de scinder la communauté ecclésiale. Comment oublier les mots de « Pierre, apôtre de Jésus Christ, aux élus vivant en étrangers dans la dispersion » :

Vous-mêmes, comme des pierres vivantes, entrez dans la construction de la Maison habitée par l'Esprit, pour constituer un sacerdoce saint et offrir des sacrifices spirituels agréables à Dieu par Jésus Christ. [...] Vous, vous êtes la race élue, royale, la communauté sacerdotale, la nation sainte, le peuple que Dieu s'est acquis, pour que vous proclamiez les hauts faits de celui qui vous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière, vous qui jadis n'étiez pas un peuple, mais qui maintenant êtes le peuple de Dieu (1 P 2,5 et 9-10).

Au premier millénaire de « l'Église indivise », les chrétiens se posaient peut-être la même question que nous : « Quand verrons-nous enfin l'Église une ? » Conflits théologiques, rivalités des sièges primatiaux, interférences politiques, tentations du pouvoir chez les chefs d'Église : tel était le terreau humain, trop humain, où devait tomber la bonne semence. Mais le meilleur du peuple de Dieu ne supportait pas ces chamailleries, moins encore l'indifférence qui tourne le dos aux autres. Moins encore la communion ecclésiale rompue qui blesse, une fois encore, le Corps du Christ et déchire sa tunique.

L'histoire des Conciles œcuméniques, du IV^e au VIII^e siècle, n'est pas un long fleuve tranquille où les évêques, de leur barque, se seraient contentés de proclamer : « Voyez qu'il est bon d'habiter ensemble comme des frères ! » Chaque fois qu'une crise éclatait, l'impatience de quelques-uns tentait de construire une communion capable de témoigner de « ce qui est cru partout, toujours et par tous ». ¹²

« *Super flumina Babylonis...* Au bord des fleuves de Babylone, pleurant au souvenir de Sion, comment élever un chant au Seigneur en terre étrangère ? » chantaient les exilés d'Israël (Ps 137/136). Et nous, disséminés en îles hostiles, tiraillant l'unique tunique, comment pourrions-nous chanter en vérité le chant de notre baptême « Vous tous qui avez été baptisés en Christ, vous avez revêtu le Christ »

(Ga 3,27) ? « Il ne peut revêtir l'habit du Christ celui qui scinde et divise l'Église du Christ », selon Cyprien de Carthage.

Pendant longtemps, j'ai cru que ce travail d'unité était à mener entre les grandes Églises historiques : catholique romaine, orthodoxe, protestante, anglicane... et entre leurs communautés au ras des pâquerettes. Aujourd'hui, comme beaucoup d'orthodoxes, je découvre que ce travail est une urgence absolue dans l'Église même où je vis depuis quarante ans, là où j'avais trouvé un havre de paix, où, croyais-je, le *sakkos* et le *sticharion* que revêtent évêques et prêtres sont l'image de la tunique du Christ. Mais la tunique a disparu. Et l'*omophore* même, la brebis retrouvée que porte autour de son cou le berger bienveillant, a perdu son sens. Reste la *mitre*, héritage du grand-prêtre du Temple ou de l'empire déchu, symbole d'un pouvoir discrétionnaire. Mon Église est aux soins intensifs, elle manque de Souffle, elle a besoin d'un Respirateur.

Reste le linceul entre nos mains, avec ses plaies, ses taches, les souillures que lui infligent nos divisions juridictionnelles, nos méfiances réciproques, nos silences éloquents, nos rivalités puériles. La confiance est dévorée par le soupçon. Des laïcs eux-mêmes s'y mettent, comme on le voit sur les réseaux sociaux. Pendant longtemps, l'ennemi – disons la cible – était le papisme. Aujourd'hui, la méfiance gangrène le corps de l'Église orthodoxe et vise ces orthodoxes qui ne peuvent exhiber leur AOC (Appellation d'Orthodoxie Contrôlée) parce qu'ils ne sont pas des zélotes. Mais qui contrôle qui ? Qui entend les plaintes des fidèles, qui perçoit leur hébétude ? Et comment pourrait-on encore dire à ces étrangers qui nous viennent des périphéries, en quête d'un lieu où revivre : « Venez et voyez » ? Pourtant le linceul est encore le seul signe de la victoire sur la mort. Et le Ressuscité invite toujours à son festin pascal « les mauvais comme les bons ».

Des îles à l'archipel

Aujourd'hui, la fin de l'âge venant, et l'hésychia du confinement aidant, devenu une « personne à risque », je laisse une autre image,

moins tourmentée, occuper mon esprit. Tournent dans ma tête ces vers du poète anglais John Donne, mort en 1631 :

Nul n'est une île en soi suffisante.
 Tout homme est une parcelle de continent,
 Une part du tout.
 Si un bout de terre est emporté par la mer,
 Le continent en est amoindri,
 Comme si un promontoire l'était,
 Comme si le manoir de tes amis ou le tien l'était.
 La mort de chaque homme me diminue,
 Car je suis embarqué dans l'humanité.
 Ne demande jamais pour qui sonne le glas :
 Il sonne pour toi.¹³

La petite musique de ces vers, rythmée par le battement de la cloche, revient inlassablement chaque fois qu'est évoquée la situation de l'Église du Christ, de nos Églises, de mon Église.

Îles éparses, les Églises sont à la surface de l'eau des nénuphars épanouis ou flétris, isolés. Tantôt elles se tournent le dos, s'éloignent ou feignent de se rapprocher, dans un lent ballet dont nos yeux peinent à discerner le sens. L'écume des jours ressemble à un jeu de rôles : les *cathos*, les *orthos*, les *protos*, sans oublier les *évangélos*, selon le langage familial des sacristies. À moins que ce ne soient les traditionalistes, les intégristes, les ritualistes, les progressistes. Ou des jeux de miroirs, quand nous croyons percevoir chez l'autre l'image que nous nous en faisons. Ou dans son regard un reflet biaisé de ce que je crois être. Ou des jeux de langage, quand les mots de la tribu dissimulent les réalités. Or, les nénuphars plongent leurs rhizomes, *ce qui est enraciné*, dans une terre commune, quoique invisible. De même, les îles communiquent entre elles, sans qu'on le voie, dans la paix des profondeurs, dans un fond commun, l'Évangile et le baptême dans la foi.

Il est illusoire, aujourd'hui, de réunir les Églises en un continent sans visas, sans limites, sans exclusion. Mais comment ne pas vouloir qu'un archipel les rapproche ? La mondialisation interdit aux Églises le quant-à-soi, l'autarcie. Le risque est le même pour le *dodécanèse* orthodoxe, et l'espoir aussi. Des Églises *autonomes*, *autosuffisantes*,

autocéphales deviennent des Églises *autologales*, chacune dans son coin parlant d'elle-même, selon ses propres règles, son propre code de valeurs. Réunir « la Parole en archipel » (si l'on peut détourner ce titre de René Char), c'est reconnaître que « nul n'est une île en soi suffisante ». Redécouvrir que ce qui unit en profondeur nos Églises est bien plus important, bien plus vital que les élucubrations canoniques qui les divisent. Paul ne conseille-t-il pas à Timothée, son « enfant bien-aimé », d'« éviter les spéculations vaines et stupides, parce qu'elles engendrent des querelles » (2 Tm 2,23) ? Et dans sa 1^{re} Épître aux Corinthiens (12,31-13,13), il en dit la raison profonde :

Frères, soyez pleins de zèle pour les dons les plus grands. Eh bien, je vais vous indiquer une voie supérieure à toutes les autres. Si je parlais toutes les langues des hommes, et même celles des anges, si je n'ai pas l'amour, je ne suis qu'un cuivre qui résonne, une cymbale retentissante. Si je détiens la prophétie et connais tous les mystères, si j'ai toute la connaissance, si j'ai une foi à déplacer les montagnes, s'il me manque l'amour, je ne suis rien. [...] L'amour est patient, l'amour est serviable, il ne jalouse pas, il ne se vante pas, il ne se gonfle pas. [...] Les prophéties disparaîtront, le don des langues cessera, la connaissance sera abolie : l'amour jamais ne disparaîtra. [...] Demeurent aujourd'hui la foi, l'espérance et l'amour ; mais des trois le plus grand, c'est l'amour.

On peut préférer être un insulaire, recroquevillé dans un univers confiné. L'actualité politique, la vie ecclésiale plus encore montrent les limites de cette illusion. Quand on vit en Église, de l'Église, l'insularité est une tentation mortifère. Ce que j'aime dans l'Église – dans *mon* Église quand elle ouvre ses portes – ce que j'y trouve aimable, c'est son hospitalité. Quand elle se souvient des mots de la Lettre aux Hébreux : « Que demeure l'amour fraternel ! N'oubliez pas l'hospitalité : grâce à elle, sans le savoir, quelques-uns ont accueilli des anges » (Hb 13, 1-2). L'auteur fait allusion à Abraham et Sarah qui, sans le savoir, accueillirent sous le chêne de Mambré des messagers du Seigneur, le Seigneur Lui-même (Gn 18, 1-17). J'aime *mon* Église quand elle se souvient qu'elle a fait de l'hospitalité d'Abraham l'icône de la Trinité. Et donc l'icône de l'Église. Quand

elle accepte d'être surprise et éveillée par la venue de l'Inconnu et le vent de l'Esprit.

L'accueil de l'inconnu

Mais la douleur est grande quand, dans *mon* Église, trop d'orthodoxes crient à l'hérésie, au schisme, discréditent ces chrétiens *hétérodoxes* qui ne pensent pas en tout comme eux, qui ne s'organisent pas ou ne prient pas comme eux, qui ne tirent pas de l'humus commun exactement les mêmes éléments nutritifs. Ou – pire encore – ils se divisent en juridictions rivales, entre Églises autocéphales, couronnées d'une tête mitrée, alors que l'Église a pour seule tête le Christ, couronné d'épines. La douleur est grande quand la mitre, l'autorité exacerbée, annihile le sacerdoce commun des baptisés. La douleur est grande quand des Églises font chambre à part, hasardant leur destin, isolées sur des terres incertaines où seule l'aide mutuelle pourrait permettre de progresser.

Rétablir la conciliarité dans l'Église du Christ, c'est choisir la concertation plutôt que l'aventure solitaire. Vivre la synodalité, c'est décider de marcher avec les autres, peut-être plus lentement qu'on ne le ferait seul, mais en se réjouissant que le Ressuscité accompagne les marcheurs, « leur expliquant ce qui est dit de Lui dans les Écritures ». Pouvoir se dire l'un à l'autre, d'une Église à l'autre : « Notre cœur n'était-il pas tout brûlant en nous lorsqu'Il nous parlait en chemin ? » Quand les deux disciples désorientés ont invité et accueilli dans leur désarroi le voyageur inconnu, alors la *fraction du pain* a révélé en ce compagnon mystérieux la présence du Ressuscité (Cf. Lc 24, 24-32).

Que le dialogue entre les chrétiens, entre leurs Églises et à l'intérieur de chaque Église, « confesse la vérité dans l'amour ; ainsi nous grandirons en tout vers notre tête le Christ [...] et de Lui le corps tout entier grandira et se construira dans l'amour » (Ép 4, 15-16). Que l'amour préside à tout ! Que l'amitié y mette une touche de tendresse, quand « l'amour fraternel et tendre nous lie, rivalisant d'estime réciproque » (Rm 12,10). Il arrive – Dieu merci ! –

que les grands chefs de grandes Églises nous en donnent le goût. Que les rencontres plus modestes entre croyants de tous les crus en répercutent la saveur. Que d'humbles paroisses, immunisées contre les virus hiérarchiques et juridictionnels, accueillent avec tendresse le tout-venant des invités du Seigneur :

Le roi dit à ses serviteurs : « Le repas de noce est prêt, mais les invités n'en étaient pas dignes. Allez donc aux croisées des chemins : tous ceux que vous trouverez, invitez-les aux noces. » Sortant, les serviteurs allèrent sur les chemins, rassemblèrent tous ceux qu'ils trouvèrent, les mauvais comme les bons, et la salle de noce fut remplie de convives (Mt 22, 8-10).

Notes

1. CYPRIEN DE CARTHAGE, *De l'unité de l'Église catholique*, 7 et 8, éd. M. Bévenot, Paris, 2006, SC 500, p. 192-195 (autre trad.).
2. Le présent article ne tient pas à retracer la destinée historique ou légendaire de la tunique, pas plus que celle du suaire, ni à s'interroger sur l'authenticité du Suaire de Turin.
3. Les Évangiles parlent du *sindôn*, étoffe de lin ou linceul qui enveloppa le corps de Jésus (Mc 15,46 ; Mt 27,59 ; Lc 23,53), et du *soudarion*, le suaire recouvrant sa tête et retrouvé au tombeau vide (Jn 20,7).
4. Le métropolite Émilianos (Timiadis) de Silivria, représentant du Patriarcat de Constantinople au Conseil œcuménique des Églises à Genève, venait volontiers célébrer la Liturgie à notre jeune paroisse de Fribourg. Un dimanche, à la fin de l'office, avec sa franchise habituelle, il me dit : « Aujourd'hui, le chœur n'était pas si uni que d'habitude. » De fait, il y avait un différend entre certains chanteurs !
5. IGNACE D'ANTIOCHE (en 115), *Lettre aux Éphésiens*, IV, 2, éd. P. Camelot, Paris, 1969⁴, SC 10, p. 60-61.
6. *Ibidem*, VI, 1, éd. Camelot, p. 62-63.
7. *Ibidem*, V, 3, éd. Camelot, p. 62-63.
8. IGNACE D'ANTIOCHE, *Lettre aux Smyrniotes*, VIII, 2, éd. Camelot, p. 138-139. Chacune des lettres d'Ignace, à part la *Lettre aux Romains*, donne des formules similaires.
9. CLÉMENT DE ROME, *1^{re} Épître aux Corinthiens*, 40, 5, trad. F. Quéré, éd. du Seuil, Paris, 1980, p. 69.

10. Faut-il rappeler que le mot *prêtre*, qui traduit ici *hiéreus*, vient en fait de *presbytéros*, l'ancien ? « Les anciens qui assurent la présidence et peinent au service de la Parole et à l'enseignement » (1 Tm 5,17). Les Actes des Apôtres utilisent souvent ce mot pour désigner les responsables des communautés (Ac 14,23 ; 15,2-4 ; 15,22-23 ; 21,18).

11. CLÉMENT DE ROME, *1^{re} Épître aux Corinthiens*, 41, 1, F. Quéré, p. 69.

12. VINCENT DE LÉRINS, *Commonitorium*, I, 2, trad. P. de Labriolle, éd. Migne, coll. « Pères dans la Foi » 7, Paris, 1978, p. 25.

13. Voir John DONNE, *Devotions upon Emergent Occasions*, Londres, 1624.

Noël Ruffieux, laïc orthodoxe, enseignant à la retraite, cofondateur de la paroisse orthodoxe francophone de Fribourg (Suisse), il est chargé d'un cours sur la diaspora orthodoxe à la Faculté de théologie de Fribourg.

CONTACTS

Revue orthodoxe de spiritualité et de théologie

Fondée en 1949

Association gestionnaire sans but lucratif (Loi 1901)

Siret : 538 027 335 00016

CONTACTS est une revue de langue française qui se situe dans la Tradition de l'Église orthodoxe et dans la perspective d'un rapprochement entre chrétiens.

Fondateurs : Jean Balzon (†) et Germaine Revault d'Allonnes (†)

Directeur de la publication : Alexandre Victoroff (9 allée d'Arques, Morsang-sur-Orge)

Comité de rédaction et de lecture :

Directeur : Michel Stavrou (redaction@revue-contacts.com)

Secrétaire : Olga Lossky-Laham

Autres membres : Père Michel Evdokimov (membre d'honneur),
Juliana Lopoukhine-Pierre, père Grégoire Papatomas, Jean-Claude Polet,
Noël Ruffieux et Michel Sollogoub.

Secrétaire administratif : Bertrand de Lagarde

Abonnements 2020 à **CONTACTS**

Abonnement annuel (4 numéros) – partant du 1^{er} janvier

Union européenne + Suisse :	Autres pays :
1 an : 39 € / 2 ans : 78 €	1 an : 50 € / 2 ans : 100 €

Abonnement annuel de soutien : à partir de 55 €

Règlement de l'abonnement :

- Paiement en ligne sécurisé par carte de crédit via Paypal (+ 2 € de frais bancaires).
- Paiement par virement direct sur le compte courant de la revue Contacts :
IBAN : FR53 2004 1010 1242 0426 8X03 367 / BIC : PSST-FRPPSCE
- Paiement par chèque :
FRANCE : par chèque bancaire ou chèque postal.
ÉTRANGER : par chèque bancaire compensable en France
(les eurochèques ne sont pas acceptés).
Les chèques sont à libeller à l'ordre de « Revue CONTACTS » et à envoyer à l'adresse ci-dessous :

CONTACTS – 61 allée du Bois du Vincin, F-56000 Vannes

Tél. / fax : 02 97 63 29 38 – e-mail : postmaster@revue-contacts.com

www.revue-contacts.com

Les abonnements à chacun des tomes annuels partent du 1^{er} janvier et se renouvellent tacitement, sauf notification contraire, avant la fin de l'année en cours.

La publication de cette revue est rendue possible grâce au désintéressement de tous ses collaborateurs.

Imp. Orthdruk Printing House, Białystok, Pologne

Commission Paritaire des Papiers de Presse N° 1105 G 80347 ISSN 0045-8325

CONTACTS

Revue orthodoxe de spiritualité et de théologie

Fondée en 1949 pour rapprocher les orthodoxes vivant en France en un témoignage « vécu » de l'orthodoxie en Occident, la revue *Contacts* a pour but de dégager l'essentiel du témoignage orthodoxe dans une attention pleinement ouverte à toutes ses expressions historiques et géographiques, en montrant dans chacune l'empreinte de l'universalité.

Elle désire promouvoir un lien qui n'enserme pas dans des limites étroites : textes de spiritualité, articles de théologie, de liturgie, d'histoire ecclésiale, chroniques viennent de tous horizons, et s'attachent aux problèmes contemporains comme à la réflexion directe sur l'Écriture, aux commentaires patristiques, à la pensée religieuse des ^{xix}^e et ^{xx}^e siècles.

Ainsi *Contacts* s'efforce, en se plaçant sous l'obédience spirituelle de l'Assemblée des évêques orthodoxes de France, de manifester concrètement l'unité et l'universalité de l'Église orthodoxe dans l'espace et dans le temps, dans la perspective d'un rapprochement entre les chrétiens.